

## Mes carnets du vertige. Sur la Grande Vire du Pierroux.

C'est en feuilletant le merveilleux livre de Pascal SOMBARDIER ,« Vertiges d'en haut », que me vient l'idée d'aller voir d'un peu plus près cette fameuse, « Grande Vire du Pierroux ».

Comment se fait-il qu'un, Champsaurin, comme moi, ne soit jamais passé par là. Voilà une lacune qu'il faut combler au plus vite.

Le temps semble être au beau encore pour quelques jours, et je n'ai pas d'obligation prévue pour ce samedi. La forme semble acceptable. Allez c'est décidé, j'y vais.

Alors, trouver un partenaire ? Non non. Je ne vais pas engager quelqu'un dans cette galère. Je préfère aller voir ça tout seul, et si ça ne passe pas demi-tour.

Bon! d'autres sont déjà passés par là, donc ça passe. Mais en cette mi-mai la vire doit être encore pas mal enneigée.

Mais justement comme j'ai choisi de la faire, en commençant par le Pas de Larche, il doit encore en rester pas mal (de la neige) dans le couloir dérobé de la face nord, et ce sera peut-être mieux. (ou pire). Bon, je verrai cela sur place.

Vendredi soir, allez, il faut se coucher tôt. J'ai mis le réveil sur 5h par sécurité mais habituellement je me réveille avant. Et ce fût le cas.

Samedi matin, je prends un bon petit déjeuner. Je sais que je ne mangerai plus jusqu'à ce soir. J'ai bien sûr un casse-croûte dans le sac, mais comme d'habitude je n'y toucherai pas.

En espérant que ce ne soit pas mon dernier repas.

Bon, arrêtons de déconner. N'empêche que je me sens fébrile.

Il me faut une bonne heure de route pour arriver jusqu'à Monestier-d'Ambel point de départ de la balade.

Je suis parti de Gap avec un ciel tout clair, pas le moindre nuage, et beaucoup de vent.

7h, le vent ici est encore plus fort, et l'usine à brouillard de l'Isère tourne à plein régime.

Je suis perplexe. Comment vais-je trouver les bons passages pour accéder au couloir du Pas de Larche dans cette purée?

On verra sur place.

7h15, sac sur le dos, je décolle ; enfin, disons que suis parti.

Il ne fait pas chaud. Pour me réchauffer, je lâche un peu les chevaux.

Pas trop, quand même, t'es pas rendu. La journée sera longue.

Dévendue, Combe Lagas, le Colombier, à la cote 1477 je coupe directement vers le sommet de la crête du Pré de Laup.

Parvenu à la clôture je la suis un moment. Le vent se déchaîne et le brouillard est toujours là.

Je n'y vois pas à plus de 20mètres.

Une éclaircie de quelques secondes me permet d'apercevoir les premiers rochers.

Je sais, que maintenant, je dois passer de l'autre côté de la clôture, et continuer sur ma gauche, vers l'est, sous la barre.

Je découvre d'ailleurs une trace. Je la suis en espérant une nouvelle éclaircie qui malheureusement ne viendra pas.

Je la suis ; trop longtemps.

Pas possible je suis allé trop loin. Demi-tour. Je reviens sur mes pas.

Heureusement sur ce versant de l'arête je suis un peu à l'abri du vent qui souffle moins fort.

Je devine un passage herbeux dans les rochers. Je décide de le suivre.

Je retrouve un semblant de trace. Cela ne me rassure pas vraiment. Dans ces barres, je suis sur le terrain de jeux des chamois et des traces il y en a de partout. Laquelle est la bonne ?

En attendant je continue. Je monte toujours.

J'arrive sur une première vire herbeuse ; je sais qu'il faut monter plus haut.

Je passe un deuxième ressaut et je découvre une belle sente qui part en diagonale sur ma gauche. Je m'engage, et miracle ; une petite éclaircie, et j'aperçois, là, juste devant moi, à 50 mètres, le début de ce fameux couloir dérobé.

Comme prévu il est encore bien enneigé.

Oui, je sais. J'avais prévu qu'il serait enneigé ; mais je n'ai pas pris de crampons, juste un piolet.

Et l'escalade commence.

Il faut taper la chaussure, fort très fort ; une fois, deux fois, pour qu'elle soit bien ancrée.

La droite c'est bon ; allez la gauche, une fois, deux fois ; OK, maintenant le piolet. Les doigts de l'autre main dans la neige, le plus profond possible. Bien penché en avant. Il faut sécuriser au maximum.

Pas de droit à l'erreur.

J'ai emporté des gants très fins.

Au début ils étaient secs, normal.

Ils ont vite été mouillés, encore normal.

Oui mais, maintenant ils gèlent, et il faut les enlever.

Dans un passage plus court, un peu moins d'attention, et je glisse.

Instinctivement, piolet poitrine, j'arrête la glissade sans problème.

Je cale bien les chaussures et je repars.

OK... mais j'ai grillé un joker.

L'ascension continue, longue interminable. Le couloir fait un petit coude à droite et il me semble en apercevoir le haut.

Le névé est maintenant recouvert de cristaux inconsistants et il faut redoubler d'attention.

Encore quelques mètres. Je vois une corde mais elle est prise dans le névé, pas possible de la saisir. De toute façon, voilà, je sors enfin de ce couloir infernal.

Je suis maintenant dans la face Est, côté Champsaur. Chez moi en somme.

Sans attendre je commence à descendre la pente herbeuse.

De ce côté les nuages encapuchonnent la montagne jusqu'à mi-hauteur.

La visibilité est meilleure, mais malgré tout je ne peux pas voir la face dans sa totalité.

Je tombe sur une belle sente. Je la suis un bon moment. Mais diable, elle se réduit de plus en plus. Le vide se creuse sur la gauche. L'épaule droite frotte le rocher.

Bon, si c'est par là, je n'y vais pas.

Je reviens, d'abord en marche arrière. Enfin, je peux faire demi-tour.

La tension monte d'un cran. Il faut vraiment que je trouve cette vire.

Pas question de redescendre le couloir dans ces conditions.

Allons voir si la bonne sente n'est pas plus bas.

Bon, en voilà une autre. Elle me semble bien.

Allez on va la suivre et on verra bien.

Ho, une belle éclaircie. Et la face se dévoile en entier.

C'est bon, c'est bon. Yes.

Je suis sur la bonne vire. Je la vois qui s'étire dans la falaise.

Et oui elle sort bien là-haut, tout là-haut ; et... tout là-bas... très loin sur la crête.

Cette grande vire du Pierroux est vraiment longue ; en pleine falaise.

Plus de deux kilomètres et 360 mètres de dénivellation. (Positive dans ce sens).

Elle est constituée de longues sections presque plates, et de quelques passages très pentus, et bien sûr encore enneigés.

Le vide est omniprésent, mais la traversée ne présente aucune difficulté majeure.

En arrivant par le Pas de Larche, la seule difficulté consiste à trouver la bonne vire. Par temps clair cela ne doit pas poser de problème. Aujourd'hui ce n'était pas le cas.

Je sais où je vais, je peux avancer sans crainte, et j'en profite.

Je cale mon piolet sur le sac, et c'est parti.

Mais même en allant bon train, on n'avale pas deux kilomètres de vire en un claquement de doigt.

Le soleil commence à chauffer, et moi aussi.

Les doigts ? Ça va mieux.

Les pieds ? Parfaits.

La tête ? Je ne sais pas.

Encore un petit éperon rocheux, et je sais que la sortie est là, juste derrière.

Pour la première fois je regarde ma montre ; 11 heures.

Bon sang, mais qu'est-ce que t'as foutu ? Presque 4 heures pour venir ici.

Je débouche enfin sur l'arête et je rentre dans un autre monde.

Le brouillard s'est bien retiré, mais il a laissé derrière lui une couche de givre impressionnante.

Plus de 10 cm par endroits. C'est magnifique. Toutes les faces Ouest sont plâtrées.

J'avais prévu de monter au Pic Pierroux et de redescendre par le vallon de l'Aup. Il y a un semblant de sentier de ce côté-là.

Dans ces conditions, cela risque d'être compliqué. Le givre a effacé le relief, on ne sait pas sur quoi on marche.

Je tente le coup un moment, mais non. C'est vraiment trop « casse-gueule » et je renonce assez vite.

Il va falloir descendre dans le ravin du Pierroux et sa casse monstrueuse et casse-pattes.

Il y a bien quelques beaux névés, bien tentants, mais prudemment je les évite, trop pentus.

Une glissade là-dedans et je n'ose imaginer le résultat en arrivant en bas.

Ou alors je l'imagine trop bien.

J'arrive quand même à rejoindre la barre rocheuse du bas sans trop de mal. Elle se contourne sans problème par la rive droite. Je reviens ensuite en rive gauche pour passer le dernier pierrier.

Un peu plus bas je retrouve assez facilement une sente à moutons qui part en courbe de niveau vers le col de l'Aup.

J'évite ainsi la remontée après la cabane, et ce n'est pas plus mal.

Au col je décide de descendre par le sentier d'Entre les Pas.

Un panneau indique : « Sentier dangereux ». Bof !

Au début tout va bien, la trace est bien visible. Pas de problème.

Mais très vite les choses vont se compliquer. La trace devient pratiquement inexistante.

Je la perds, je la retrouve un moment, puis elle disparaît à nouveau.

Il y a plein de barres rocheuses par là. Si je ne trouve pas ce fichu sentier j'ai peu de chances de pouvoir les passer sans encombre.

Tiens justement en voilà une de barre et il y a des arbres couchés dans tous les sens.

Ça doit passer par la droite, mais les troncs enchevêtrés en interdisent l'accès.

Alors remonter, et prendre l'autre sentier ? Solution de sagesse.

Je commence à ressentir la fatigue, alors j'oublie d'être sage, et je passe par la gauche.

Je sors la corde, un petit rappel et voilà, c'était pas compliqué.

Pas de quoi en faire tout un plat de cette barre.

D'ailleurs je retrouve le sentier.

Hélas, pas longtemps.

Je suis sur une crête ; devant moi au milieu un gros rocher...

Alors à gauche où à droite ?

Aucune trace de sentier ni d'un côté ni de l'autre.

Instinctivement je décide de partir à gauche.

Ne cherchez pas à découvrir là-dedans une quelconque orientation politique.

Non non, pas du tout, c'est seulement que « je le sens mieux par là ».

Et j'ai raison puisque je retrouve ce maudit sentier un peu plus bas.

Et il y a même un câble maintenant. Alors je me laisse guider.

Tiens voilà un panneau : « chutes de pierres ».

Il n'y a pas que les pierres qui chutent dans ce coin. Il y a des arbres couchés dans tous les sens.

Si c'est les pierres qui ont couché les arbres, elles devaient être très grosses.

Dans ce fatras je perds à nouveau le sentier.

J'avance, j'avance, toujours rien.

Et maintenant ?

A partir de là, d'après mon topo, le sentier part en traversée, mais où est-il?

Au-dessus ?

Au-dessous ?

Je choisis de remonter un peu.

Bravo, je l'ai.

Maintenant je sais que la voiture n'est plus très loin.

Une petite heure encore, mais les problèmes sont derrière moi.

Je me sens léger, heureux.

Au Monestier d'Ambel je m'assois près de la jolie fontaine.

Il y a même un gobelet pour boire.

Eau potable : elle est bien fraîche, délicieuse.

Presque aussi bonne qu'une mousse. Quoi que...

Comme d'habitude, je n'ai rien mangé. A si deux pâtes de fruits et une barre de céréales. Par contre j'ai bu mes deux litres d'eau.

Il est 14h15. J'ai donc mis, voyons ?

7h15, 14h15, donc ; 7 heures.

Bon le temps compte peu, ce n'est pas le plus important.

Avec mes 72 printemps au compteur, je suis bien content de pouvoir encore me trouver là !

Et puis, qui sait si un de ces jours je ne vais pas revenir visiter la vire, dans l'autre sens cette fois?

*Djipi.*

